



**HAL**  
open science

## ”Avant-propos” de Barbara. Album de photographies inédites de Barbara, réalisées en 1967 par Libor Sir

Joël July

### ► To cite this version:

Joël July. ”Avant-propos” de Barbara. Album de photographies inédites de Barbara, réalisées en 1967 par Libor Sir. 2013, p. 7-8. hal-01676796

**HAL Id: hal-01676796**

**<https://hal.science/hal-01676796v1>**

Submitted on 6 Jan 2018

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Avant-propos

N'y aurait-il pas plusieurs *Barbara* ? une *Barbara* à entendre, tour à tour intime et artificielle, tantôt louve, tantôt mante religieuse, celle qui murmure un chant-refuge ou celle qui fanfaronne ; et une *Barbara* à voir, côté cour, la publique, celle de la scène et des interviews qui se sait sous le regard de tous et côté jardin, la pudique, celle que le grand public ne peut jamais qu'entrevoir, que parfois, rarement, par illusion, il croit surprendre derrière le fard, sous le « pailleté », comme elle disait<sup>1</sup>.

En miroir, l'on peut être un auditeur de Barbara ou un spectateur. Ça semble *a priori* deux espèces qui n'ont rien à voir l'une avec l'autre, d'un côté l'amateur éclairé, mélomane, féru de poésie, de l'autre le fanatique, le collectionneur, davantage intrigué par la plastique de la personne que par l'esthétique de l'artiste. Qu'il serait simple de pouvoir ainsi séparer le bon grain de l'ivraie ! Car bien souvent celui qui prend plaisir à écouter Barbara prend aussi, voire doublement, plaisir à la voir. Car en matière de chanson, les récepteurs s'embrouillent et les images se brouillent : le véritable connaisseur d'un chanteur n'est pas celui qui a appris ses textes mais davantage celui qui l'a vu les interpréter. La bonne place, c'est celle du spectateur qui voit le texte s'incarner dans le corps du chanteur. Celui qui n'est qu'auditeur ne possède qu'une partie de l'œuvre, il n'a pas visité tout le monument, il faut qu'en la matière il fasse profil bas devant ceux qui peuvent dire « nous y étions », les spectateurs, les groupies, ceux que Barbara appelait « les oiseaux ».

Mais alors spectateur de quelle *Barbara* ? Forcément, nécessairement, la *Barbara* que filtre l'espace scénique, qui n'a rien à voir avec Monique Serf ; en tous les cas qui ne montre de Monique Serf que la part obscure que les années de galère à Bruxelles et à Paris ont métamorphosée, intellectualisée, que les années de gloire de Bobino à l'Olympia ont illuminée, maquillée : artiste splendidement auto fabriquée, prodigieusement accouchée, d'autant que Barbara n'a fait que suivre sa pente naturelle, celle de la résilience et du don de soi, celle du mystère et de l'étrangeté.

Tout ce préambule pour dire quoi ? Pour dire qu'il y a par nature et heureusement « deux plus deux » *Barbara* ; car quelle que soit la *Barbara* que l'on traque, « murmureuse » ou « music hall », elle nous a donné le droit d'être l'admirateur que l'on est : Monique Serf s'est forgé l'identité *Barbara* sur un principe de vœu au spectateur, d'abnégation à sa carrière ; elle nous a d'avance débarrassés de nos scrupules voyeuristes :

« Dorénavant, je suis seule ; plus rien ne va pouvoir me détourner de ma route telle que je l'ai toujours pressentie. Rien, ni hélas personne, plus aucun homme, aucun amour. Bien sûr, des hommes et des amours. Mais c'est si différent. J'aurais bien voulu mais je n'ai pas eu le talent de vivre à deux, ni jamais le désir assez grand de tout quitter pour un seul homme. En acceptant de perdre H..., [en 1962] je viens de prendre le voile, inexorablement, pour cette beauté : la vie de femme qui chante<sup>2</sup>. »

Barbara a la primauté artistique de ce pacte : sacrifier sa vie de femme à un « amant de mille bras », rôle jouissif et grave qui nous autorise à toujours désirer se l'approprier. Et cet album de photographies inédites ne fait donc que continuer le rendez-vous d'amour. Il n'est d'ailleurs ni inutile ni innocent de préciser que toute cette galerie de photographies de Libor Sir cherchait à définir la pochette de l'album 1967, dont la chanson la plus illustre restera *Ma plus belle histoire d'amour*, celle qui justement scellera le pacte entre Barbara et son public.

Pourtant, au fil de ces papiers glacés (car il s'agit bien d'un même fil qui les relie, celui du regard unique de l'artiste qui oriente l'objectif), une problématique se creuse : comment rendre l'intime lorsqu'on est une vedette de scène ? Car la vedette, étymologiquement, c'est celle qui est vue, de tous en même temps. Or une photographie, on la reçoit seul et il faut alors qu'elle se mette à parler à chacun une langue familière, comme pour une chanson : tout le monde croit entendre la même alors

<sup>1</sup> *Il était un piano noir, Mémoires interrompus*, Paris, éd. Fayard, 1998, p. 9.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 153.

que chacun la reçoit différemment. Voilà donc l'enjeu de la photographie réussie d'une vedette : il faut voir Barbara, célébrité de la chanson, et regarder Barbara telle que Monique Serf perce sous elle. C'est alors que conspirent le talent du photographe et le talent du modèle pour créer ce tour de passe-passe, cette illusion subreptice et indivise.

Dans un reportage que Gérard Vergez tourne en 1973<sup>3</sup> autour d'un récital près de Châteauroux, la caméra donne à voir quelques instants volés, magistralement joués par la « Dame brune » au moment où lors de l'entracte elle se précipite pour recoudre sa robe noire, déchirée pendant la première partie. Barbara, qui s'affaire pour trouver du fil, soliloque, suppliant pour qu'on ne remette pas le chauffage, en écho à une conversation lointaine qui semble prendre la décision sans elle. Mais il lui faut passer ce fil dans le chas d'une aiguille, épreuve redoutable pour une myope. Elle s'avise alors qu'il y a une caméra qui la filme et un pompier de service qui la regarde : c'est lui qui finalement prendra le dé à coudre. La succession des deux séquences met l'intime au cœur de la saisie des images : intimité de Monique Serf qui oublie l'objectif, le public derrière cet objectif, qui oublie son amant en cherchant désespérément du fil noir, pour mieux paraître devant son amant ; intimité de Barbara qui redécouvre l'objectif, le public derrière cet objectif, et redevient séductrice, maniérée, cabotine.

Que ce fil d'intimité et de vue troubles continue de nous servir de métaphore : c'est le fil auquel le regard lumineux et la marche funambule de Barbara nous attachent. Ne le perdons pas. Suivons le regard, suivons le mouvement...

---

3 *Barbara ou Ma plus belle histoire d'amour* diffusé le 15 juin 1973, la scène est à 22 minutes du début : <http://www.youtube.com/watch?v=emuwzp4R9Sk&feature=youtu.be>